

Depuis le matin c'est, dans la ville, un afflux énorme d'étrangers. Ce n'est pas le même public qui, par snobisme ou conviction, se déplace aux jours de corrida. La Provence tout entière a donné: une idée plane par-dessus tout cela; et rien ne me va au cœur comme les applaudissements qui crépitent quand passe sur la place du Forum la voiture qui amène Mistral et sa charmante femme qui a revêtu pour la circonstance le costume arlésien.

Trois heures. A notre arrivée dans les Arènes, c'est un étonnement qui nous prend. Une immense toile monte jusqu'en haut des arceaux. Le bord supérieur frangé d'une ligne bleue se serait merveilleusement fondu dans le ciel si le temps n'était lourd et chargé de nuages gris. A l'amphithéâtre, des milliers de spectateurs sont venus prendre leurs places. O la vaillante population qui, depuis dix heures du matin, a stoïquement subi les rafales de vent et attend. C'est elle qui m'intéresse par-dessus tout. Tous ces gens-là savent-ils au juste ce que c'est que la *Mireille* de Gounod. Evidemment non. Ils sont venus parce qu'ils ont entendu dire que Paris avait applaudi cette œuvre qui parle de leur pays, et ils espèrent s'y reconnaître. Leur désir sera-t-il satisfait? Non. Et je me félicite d'avoir écrit, il y a huit jours, dans un vaillant petit journal local que cette pâle parodie de l'œuvre du Maître ne les contenterait pas plus que les gâteaux soufflés ne peuvent apaiser la faim.

Le vaste amphithéâtre se remplit. Combien peut-on compter de spectateurs: quinze mille, vingt mille peut-être. Pourquoi le dieu Soleil reste-t-il si obstinément caché; quel éclaboussement d'or ce serait sur cette multitude grouillante, bariolée, énorme, qui remplit l'immense vaisseau de son murmure de ruche. Il n'y a pas ces cris, ces lazzis, ces sifflets auxquels les corridas nous habituèrent. C'est plutôt un recueillement solennel. On sent que quelque chose va se passer, qu'une œuvre va être définitivement jugée après cette épreuve.

De temps en temps des trompettes se font entendre du haut des tours sarrazines. Cette idée est bonne et semble accroître encore la solennité de ce quasi mystère.

Et voici des zim boum boum qui détonnent. C'est l'arrivée du ministre de l'agriculture qui s'avance jusqu'à l'entrée. Une stupéfaction se lit sur son visage glabre. On n'a pas idée de ça à Jargeau (Loiret, 2,500 habitants) n'est-ce pas, Excellence! Ce peuple, tout ce peuple, qui se tasse sur les gradins, et qui s'est déplacé pour un motif auquel les laideurs de la politique restent étrangères, qui vise plus haut, que l'idée seule a mû, cela doit vous déconcerter, en effet. Le ministre gagne sa place; autour de lui papillonnent les chamarrures des uniformes, généraux, préfet et sous-préfets. Pelletan endimanché se plaît à accentuer sa difformité, Michel, député d'Arles, multiplie son indécente calvitie. Dieu! que ce rectangle officiel jure au milieu de cette foule où je saisis la rapide vision de fines silhouettes d'Arlésiennes.

Quand l'inévitable *Marseillaise* est terminée, le Maître arrive à la tribune située au-dessous de celle du ministre. Une immense ovation

retentit et M. Viger se penche pour voir celui dont la seule présence déchaîne ce tonnerre d'applaudissements. Et lui, calme et souriant, se découvre devant cette clameur, et je crois voir son front, olympien auréolé d'un indicible orgueil, car il sait, ce modeste, que c'est son œuvre qui suscite cet enthousiasme et qu'en le glorifiant lui, c'est ce pays lui-même qui se reprend et se glorifie.

Les décors brossés par Diosse sont magnifiques. Au premier acte, c'est la cueillette des feuilles de mûrier. L'orchestre des Concerts Classiques de Marseille attaque l'ouverture avec une sûreté impeccable.

Alors apparaissent les magnanarelles, puis Vincent. O la hideur sans nom des costumes de convention que l'Opéra-Comique exhibe à ses abonnés, et qui font hurler ici. Qu'est-ce que Vincent? un pêcheur napolitain? un brigand calabrais? un bonnet qui tient de la chechia des zouaves et de la coiffure des forçats, Jean Valjean *regnante*, oscille sur son dos. Si je ne me trompe, une sorte d'antenne s'y trémousse. C'est à en pleurer. Mireille (mademoiselle Marignan) apparaît en corsage de couleur, faute énorme, comme si elle était de noce. Et ce sera jusqu'à la fin le crève-cœur de voir des choristes habillés en paysans hongrois, tartares ou auvergnats, et un Ourrias en demi-toréador demi-Pezon, un Ramon, en père noble style Louis XV, bedonnant, telle une outre qu'on eut encerclée dans un gilet à ramages descendant plus bas que l'aine.

Et c'est fini. Le charme est rompu. En vain, des décors superbes s'étageront avec une vigueur et un souci étonnant de la vérité; en vain, Mlle Marignan, en artiste consommée, dépensera dans ce rôle de Mireille tous les trésors de sa voix splendide, toutes les grâces de son jeu scénique, et son adorable beauté; en vain, M. Michaud, dirigera-t-il avec une vigueur peu commune la phalange sacrée des Concerts-Classique qui a encore gagné en perfection depuis le soir trop lointain, hélas, où nous l'entendîmes au théâtre d'Arles; on n'applaudira plus avec un unanime «estrambord» que lorsque de *vrais* farandoleurs et farandoleuses, du pays, danseront une *vraie* farandole intercalée dans l'opéra de Gounod, et jouée sur l'air véritable par la musique de Maillane, car tout le reste nous paraîtra entaché de ce convenu, de cet artificiel du costume qui symbolisera d'une énergique façon l'afféterie malade de cette *Mireille* à laquelle conviennent seulement — et c'est là sa condamnation — la peluche et la soie, comme l'a dit un confrère marseillais.

Mon excellent ami Honoré Dauphin supplia vainement pendant deux jours, au nom de la Vérité et de la Beauté, les artistes parisiens de ne paraître dans le pays provençal, en cette grandiose manifestation, qu'en costume provençal. Il se heurta à une profonde indifférence. Comment! on fait venir de Paris des artistes décorateurs qui, pendant plusieurs mois travaillent à reproduire d'une façon saisissante des sites connus de tous et qui font tressaillir d'admiration un peuple tout entier, et c'est dans ces décors admirables de vérité, que l'on voit s'agiter de pareils oripeaux. Qui rendre responsable de ce méfait? Le maître dont l'optimisme plane dans un rêve étoilé ne saurait être mis en cause. Il a aidé dans les grandes lignes Fayot de ses conseils; mais pouvait-il descendre à de misérables détails

qui, cependant, nous navrent? Pouvait-il supposer dans son harmonieux esprit qu'un semblable contre-sens serait commis? Et n'est-ce pas ici qu'apparaissent, mille fois regrettables, cette ignorance et cette satisfaction de l'à peu près qui firent accomplir à M. Fayot, en d'autres circonstances, de grotesques erreurs. Les aficionados nîmois font encore des gorges chaudes de cette berline d'apparat qui ravina la piste dans un paseo aussi fantaisiste qu'incorrect. Inconsciemment, Fayot nous a encore servi la berline. Et ce sera toujours avec douleur qu'il faudra songer à ceci: c'est qu'une manifestation purement artistique oblige, faute de riches ayant l'amour du Beau, à passer par un entrepreneur qui, quoique intelligent et ne craignant pas de risquer la forte somme, n'en reste pas moins un profane. Le malicieux secrétaire de la «Cigale», Louis Roux-Servine, synthétisant, ce soir, par un cruel mot de la fin, cet état de choses: «Fayot, me soufflait-il, mais quand Mireille se meurt sur la place des Saintes-Maries, si des loustics lui criaient: «la aureta!», il enverrait son fidèle chocolat Méry pour la lui couper!...»

SÉMAPHORE DE MARSEILLE, 16 mai 1899, p. 1.

Journal Title: SÉMAPHORE DE MARSEILLE
Journal Subtitle:
Journal Provenance: Marseille
Day of Week: Mardi
Calendar Date: 16 MAI 1899
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 21,833
Year: 72^e ANNÉE
Pagination: 1
Title of Article: "Mireille" aux Arènes d'Arles
Subtitle of Article:
Signature: PIERRE DETOUCHE.
Pseudonym: Probably
Author: Pierre Detouche
Layout: Front-page main text
Cross-reference: